

Que ta matinée soit heureuse, ô Faryak !

Comment vas-tu ? Quelles sont tes impressions sur Alexandrie ? As-tu élucidé la question de savoir comment reconnaître un homme d'une femme en cette ville où les femmes vont le visage non voilé ? Comment as-tu trouvé la cuisine locale ? Que valent les boissons de ce pays, à quoi ressemblent les costumes, comment est l'air qu'on y respire, l'eau qu'on y boit, l'hôtellerie, l'hospitalité envers les étrangers ? Es-tu guéri de ton malaise ? La langue te fourmille-t-elle encore sous l'effet de tes mille imprécations contre les voyages ?

– Pour ce qui est du site de la ville, répond Faryak, sa beauté est tout à fait redevable à la proximité de la mer, sans compter qu'accueillir de nombreux étrangers est toujours pour une cité un ornement de plus. Ce qu'on y voit tout de suite, par exemple, c'est la variété des coiffures, depuis le cône long et pointu jusqu'au tarbouche en passant par le calice floral, et je ne parle pas du turban, du capuchon, du châle roulé qui enserre le crâne, du foulard artistement ajusté, de bandeau, de la toque pourvue d'une bordure ronde, de la corde tressée à d'autres cordes, du voile rayé, du bonnet, de la coiffe allongée, de la capuche en vestibule, de l'assemblage de rideaux transparents, du melon rayé, de la tour de guet, de la voilette (pour les femmes), de la barboteuse, de la barrette de jeu en forme de jarre, de la dentelle à points blancs,

de la couronne d'étoffe, du bonnet cornu, de la coiffure à queue relevée, du turban à pans retombants, du chapeau franc en forme de gargoulette ou, parfois, de limande à petite tête et à queue fine, à moins qu'il ne soit pansu, ou ne ressemble à un boyau souterrain, ou encore à un kyste séreux autour du testicule, ou à un œsophage, à une cheville, à un grand pertuis féminin, à un ventre aux inextricables replis. On voit aussi n'importe quoi en matière de pantalons bouffants : certains, longs et élargis, balaient tout, devant et derrière le marcheur, mais d'autres passants en ont si peu que quand ils s'essuient avec le pan du devant, on leur voit le derrière ; il y a ceux qui portent un petit caleçon ; et ceux qui portent une chemise ; certains se présentent avec des bandelettes de cuir, d'autres avec une gibecière ; les uns ont des pantalons collants, les autres des culottes ; il y a ceux qui se mettent des braies de couleur voyante, et ceux qui s'habillent en treillis.

« L'âne et le mulet sont leurs montures, mais aussi le cheval et le chameau. Les chameaux se frottent les uns aux autres et les hommes qu'ils portent sont bien forcés d'en faire autant. Pour le piéton, le plus clair de son effort doit être d'adresser sa supplication à Dieu, dans le genre de : « O Dieu ! Notre Dieu, protège-moi », ou encore de : « O Dieu ! Notre Dieu, sois bienveillant avec moi », « Je me confie à Dieu », « J'implore le secours de Dieu », « Je demande refuge à Dieu ». Quant aux voiles qui couvrent le visage des femmes, s'ils masquent aux yeux la beauté de certaines, il faut leur être reconnaissant de leur épargner la laideur des autres. Il faut dire qu'ils sont plutôt dévolus à cette dernière tâche, car les belles ne trouvent pas supportable, à peine sorties de leur cage, de prendre leur essor dans les rues marchandes sans offrir à ceux qui les regardent la possibilité de distinguer clairement leurs traits, de contempler comme il faut leur perfection physique, de régaler les yeux de leur beauté, et d'invoquer le Dieu Très-Haut pour qu'ils les protègent du sortilège d'un sourire qui entrouvre leurs lèvres sur des dents éclatantes. Et chacun de s'écrier : « Que Dieu a bien fait les choses ! » ou : « Que Dieu soit béni pour ce spectacle ! » ou encore : « Que Dieu en soit glorifié ! », « O Dieu, O Dieu ! ». Ces rumeurs accompagnent la femme si souvent que, revenue chez elle, elle s'imagine qu'il n'est pas un seul habitant de la ville qui ne se meure d'amour pour elle. Alors elle reste quelque temps

chez elle, à attendre les présents accompagnés de vers classiques et de vers populaires. Chaque fois qu'il s'élève un chant près de chez elle, elle tend l'oreille: immanquablement, c'est son nom qui est inclus dans le vers de l'amour... Du moins, elle le croit. Lorsque le lendemain, à la première heure, elle parcourt de nouveau les allées du marché, elle est tout à fait étonnée de voir les artisans penchés sur leur besogne, ayant repris leurs esprits, capables de vaquer à leurs affaires, d'aller et venir. La voilà qui se dévoile encore un peu plus, insistant sur la finesse de son profil, jouant de l'éclat de ses yeux, multipliant les gestes qui séduisent, les signes allusifs, les regards langoureux, les œillades assassines, balançant et bruissant, papillotant et clignant, minaudant et posant, rêvassant et battant la campagne, maniant la pointe et la saillie, badinant et jonglant avec les mots, flânant et hésitant, lambinant et trotinant, regardant de côté et battant des paupières, faisant la moue et jetant des coups d'œil circulaires, entrouvrant les lèvres et faisant glisser ses cheveux, portant ses mains à son front en visière et penchant la tête, scrutant l'étoffe et inclinant le buste, palpant tout et se hissant à la pointe des pieds, feignant de perdre l'équilibre dans sa langueur, ses ploiements, ses fléchissements, ses frottements, ses tensions, ses cambrures suivies de redressements, de torsions, de frémissements, d'attendrissements, de raidissements, singeant la grande dame puis la petite folle, babillant et tressaillant, se laissant aller au lubrique et se ressaisissant, se déboitant et se déhanchant, titubant et se retenant, s'attardant et glissant, se ramollissant et se reprenant, allant de désarticulation en flânerie, de vivacité en fastes, de débilité en incohérence, d'élanements en roulis, de serpentement en convexité, de dilatation en divagation, d'enjambements en vibration, de pas de charge en assaut précipité, de ruissellement en cahotement, de subite complaisance en démarche resserrée, de tassement en alourdissement, de dédain en balancement de la croupe, dégringolant et freinant, prenant le mors aux dents, jouant du plat et en ayant plein la bouche, buvant le calice, faisant baiser le babouin, tournant en bourrique et courant après les papillons, mettant son mouchoir tantôt par-dessus, tantôt par-dessous, ayant les coudées franches et les deux pieds dans deux sabots, damant le pion, et durant tout ce temps, louchant sur les cadeaux avec une convoitise croissante.

« Le voile qui cache le visage des femmes, continue Faryaq, m'a inspiré deux strophes; laisse-moi penser, à les relire, que personne à ce jour ne m'a encore, là-dessus, surpassé :

*Naïf, ne te fais pas plus naïf que tu n'es !
Ne crois pas qu'une femme, ayant caché son nez
sous des voiles épais en soit moins à son
aise dans le déduit d'amour et les jeux qui lui plaisent.
Le grand navire aussi pense à hisser les voiles
s'il veut trouver sa route en suivant les étoiles :
en panne il resterait, désespéré, au port
si pour avoir le vent il n'avait fait effort.*

« Passons maintenant à la population d'Alexandrie : les Turcs y tiennent le haut du pavé, et les Arabes n'ont pas plus le droit de jeter un seul regard sur leur visage que sur une femme qui ne serait pas la leur. Supposons par extraordinaire que le destin mette à côté l'un de l'autre, à cheminer, un Turc et un Arabe, alors celui-ci sait très bien ce qu'il faut faire : marcher à la gauche du Turc, et ne jamais se départir de sa modestie et de son humilité, garder la tête baissée et bien se mettre dans l'idée qu'il ne force que le mépris, cet être petit, chétif, sans importance, minuscule, ce ciron ratatiné, cette tremblante carcasse desquamée, tassée, sauvage, infirme, diminuée, comprimée, affaissée, raccourcie, ce nain contrefait, avili, ruiné, calamiteux, estropié, cet infirme rabougri, ce débile demeuré, ce désespoir ambulante. Qu'un Turc éternue, et l'Arabe alors lui dit : « Que Dieu te prenne en sa miséricorde ! » ; qu'il toussote, et il s'exclame : « Que Dieu veille sur toi ! » ; qu'il se mouche, et son invocation fuse : « Que Dieu te garde ! » ; qu'il trébuche, et il lance : « Que Dieu te relève quand tu tombes et pas nous ! »

« Il m'est revenu que les Turcs ont tenu conseil ici ; ils avaient d'importantes questions à débattre. J'ai appris qu'ils avaient décidé, à l'unanimité, de leur mode de transport : le dos des Arabes ; il est moelleux à la fesse. Et s'ils en sont venus à s'arrêter à ce choix, ce n'est pas faute d'avoir expérimenté autre chose : selles des chevaux, bâts sur les chameaux, avec ce qui les accompagne, palanquins hissés sur des bêtes de somme, avec bourre et couverture, enfin tous les sièges possibles et imaginables, y compris ceux qu'on utilise pour les vieillards ou les infirmes ; ou celui qu'on utilise pour les femmes, une sorte de litière, mais avec un dais plat ; ou encore le même, mais sans toit,

et toutes ses variétés, dont on se sert parfois pour les jeunes mariées, à cause de ses ornements, ou celui, bon pour le chameau, qui a deux pans latéraux, munis d'étoffes; ou encore les bâts spéciaux pour femme, ou bien, prévue pour aller à chameau, la tente sur châssis, réservée aux hommes; la litière recouverte de soie unie ou brochée; le bât ordinaire, ou alors le bât de chameaux, pour marchandises uniquement; le chariot, la charrette attelée à plusieurs chevaux, la cabine de repos pour un roi malade, la litière nuptiale pour la fiancée qu'on conduit dans sa nouvelle demeure, le trône roulant, le lit mobile, le brancard pour les morts. J'ai même vu une fois un Turc qui conduisait par un long ruban souple la troupe d'Arabes qui devant lui se prostit..., pardon, je voulais dire se prosternaient, mais ma langue a fourché.

« L'eau d'Alexandrie! Ah! il n'en est point de plus parfaite ni de plus saine, pour peu qu'on la puise à la source. Notez qu'à la partie terminale des conduits, elle est plutôt sale, polluée qu'elle est par tous les animaux de la création, les terrestres et ceux qui volent au ciel, sans compter les maritimes qui remontent l'embouchure et viennent se soulager là. Pour la nourriture, les habitants ont la fève, la lentille, le pois chiche, le grain de brome, le seigle, le haricot sec, le pois petit, moyen ou gros, le nelombo, la caroube, le mungo, la lentille plate, la vesce, le lupin, la caque, le coing, le haricot vert et autres gonfle-panse. Ces mets s'accordent à une philosophie qui voit d'un mauvais œil le ventre plat, à telle enseigne que, les femmes, m'a-t-on dit, se repaissent au dessert d'une variété de confiture où entrent des scarabées, histoire de grossir un peu et de porter sur le ventre de beaux replis de graisse.

« Mais je vais dire un mot de ce qui m'est arrivé à mon entrée dans la ville: j'allai gîter chez le colporteur ami du premier que j'avais connu, et qui m'offrit une chambre contiguë à la sienne, si bien que j'entendais chaque nuit les coups qu'il infligeait à sa femme, à l'aide d'un instrument qui provoquait ses gémissements et ses sanglots, ses lamentations et ses reniflements. Plus d'une fois, j'eus envie d'aller lui flanquer une volée de bois vert et de bondir sur mes pieds hors de mon lit pour mener à bien cette opération. Mais j'en fus retenu par l'histoire du médecin étranger, qui logeait près d'une communauté copte et qui, entendant une nuit des cris de femme, vola auprès d'elle, croyant qu'il s'agissait

d'une piqûre de scorpion (il y en a beaucoup dans les maisons égyptiennes). Il avait pris le temps de mettre sous son bras la bouteille d'antidote mais quand il ouvrit la porte de la chambre d'où provenaient les cris, il ne trouva qu'un homme étendu sur son épouse, s'amusant d'elle de son doigt, comme font souvent les gens en ces contrées. Sa stupéfaction fut telle qu'il en laissa choir au sol son flacon, qui s'y brisa en miettes.

*Faris Chidyaq (1804-1887), anticonformiste libanais, est un esprit cosmopolite et retors à toute discrimination, qu'elle soit religieuse ou sexuelle. Ses voyages l'ont amené en Égypte, à Chypre, à Istanboul et en Europe. Ce texte est extrait de son ouvrage majeur, La Jambe sur la Jambe (Phébus, 1991), publié en arabe à Paris en 1855 que certains considèrent comme le texte fondateur de la modernité arabe. Entre roman autobiographique et récit de voyage initiatique, La Jambe sur la Jambe révèle le regard critique d'un homme qui sût déchiffrer son époque avec humour et répond au projet de « dévoiler les merveilles de la langue arabe et faire l'éloge des femmes ». **René Khawam** est un grand traducteur et spécialiste de la littérature arabe.*